Luc-Olivier d’Algange

# Le Chant de l'orage lumineux

*Cesserai-je un jour de désirer*

*cette transparence de la mémoire, cette nuit en laquelle*

*telle une douce joie,*

*s'assombrit la beauté jusqu'à l'extase ? Et telle une fragile*

*silhouette qui s'éloigne dans les entrelacs de l'air,*

*flamme légère, à peine rêvée,*

*solitaire et pure et fière*

*sans nul abri en ce monde*

*exposée au bonheur d'être, elle revenait vers moi*

*Divine Anamnésis. Il n'est point de mérite ni de gloire*

*à demeurer fidèle. Le jour qui se brise dans la nuit*

*d'un autre été magnifique annonce*

*la venue. Nous savons que nos errances nous conduisent.*

*Vive nostalgie,*

*Jardins inventés dans cette pâleur d'écume*

*lorsque la pluie tombe du chant du ciel ,de sa hauteur*

*qui si passionnément refuse la mort*

*Ainsi venaient à nous*

*au-dessus de nos têtes,*

*les palmes brillantes de la tristesse de l'été...*

*Ainsi les jardins, l'ombre, les racines, les fleurs*

*qui semblaient appartenir à d'autres siècles,*

*d'autres mondes*

*comme les hiéroglyphes de civilisations futures,*

*évoquant d'autres pierres, d'autres lumières...*

*Et tout cela cependant si proche*

*dans les bannières de la pluie et du vent...*

*Encore et toujours.*

*Comment être vivant*

*dans cette solitude de toute chose,*

*cette solitude à peine troublée*

*par le pressentiment d'une soumission à l'ordre*

*injuste des étoiles ? Et nous devinions soudain*

*que nos jours sont perdus dans ces demeures*

*perdus,*

*sous les voiles tendues*

*entre l'air et l'éther...*

*Nous devinions*

*et de cette divination âpre comme le suc*

*des fruits immatures, une grande*

*passion nous venait,*

 *une grande divagation*

*inaccessible nous venait,*

*épée unie à l'éternité de son rêve miroitant,*

*soudaine volonté d'être,*

*ardente et légère volonté*

*tombée de l'ombre haute comme une immobilité*

*depuis longtemps*

*attendue, désirée*

*et nous demeurions nous aussi immobiles,*

*impassibles,*

*face à cet automne maritime qui rendit nos demeures*

*à la fois si capiteuses et si désolantes...*

*Quelle douce nuit s'inclinait*

*sur la terre brillante ! Quelle douce Apparence*

*devant laquelle notre orgueil enfin*

*pouvait capituler car enfin le ciel immense*

*traversait notre pauvreté, notre attente*

*et déchirait ces nuages et ces ombres. Enfin.*

*Je recueillais en moi cette miséricordieuse lumière,*

*cette transparence*

*de la mémoire*

*que je désirais.*

*Encore et toujours survenue,*

*mémoire de nos rêves et de nos rives,*

*cieux vivants dans l'altération des couleurs*

*jusqu'à ce jour de ton visage d'une parfaite pureté.*

*Jamais mon âme ne fut lasse,*

*jamais*

*dans ces branches embrasées du vent côtoyant l'éther,*

*jamais mon âme ne fut lasse de cette douceur.*

*La mémoire déployait ses paroles,*

*ses pluies,*

*de telle sorte qu'un recueillement de l'âme*

*encore toujours survenue*

*donnait à l'immense abandon*

*cette fraîcheur du sommeil dont les frondaisons*

*logent des oiseaux*

*au cœur battant...*

*Encore et toujours, grande beauté mienne*

*à jamais dans toute mémoire profuse ou déserte*

*quand l'antique malheur et les larmes*

*cèdent devant le découragement*

*du bonheur embelli par sa défaite:*

*c'est la grâce du retour*

*dont toute nostalgie nous hante et nous délivre*

*de toute hantise...*

 *Brillante*

*et sûre,*

*aimée de toute chose qui ne consent point,*

*brillante*

*à la pointe de cette virtuosité native de l'être*

*qui ne consent point*

*mais désire...*

 *Brillante et pure*

*dans les méandres majestueux d'autres siècles et d'autres mondes...*

*Il s'en fallut de peu qu'ensembles le lointain*

*et le proche*

*ne s'abolissent*

*dans cette couronne de mélancolie*

*que ce très-haut ciel d'automne fit tomber sur nos fronts...*

*Sur nos fronts*

*et sur les horizons mêmes de notre parole*

*comme un silence ,couronne d'un grand silence*

*d'une royauté muette. Il s'en fallut*

*d'une coque d'amande, d'un murmure,- ô joie*

*secrète,- ou mémorable tonalité d'oubli,*

*chose infime,*

*seconde d'or*

*honneur de l'imperceptible*

*beauté soudaine*

*qui nous sauve !*

*Cesserai-je un jour de désirer cette splendeur ?*

*Ce soir*

*la mer et le ciel*

*et cette joie mémorable*

*dont la nuit de l'âme nous illumine !*

 *Quel oubli divin*

*à la pointe de cette allégresse impérieuse*

*plus haute que le don plus haute que l'espoir*

*de toute ramure dans le vent,*

*plus haute*

*et plus légère,*

*hôte des nues,*

*prophétesse !*

*La nostalgie fut cette lucide destruction du possible, niant l'hélas,*

*la vertu cachée de l'obscurcissement,*

*son ombre renégate,*

*afin qu'élue,*

 *colombe vive dans le matin elle surgisse et nous sauve !*

*Cesserai-je un jour d'attendre cet instant ?*

*Les voiles s'éloignaient,*

*les tempes étaient bruissantes, j'entendais*

*d'autres êtres et d'autres mondes, l'esprit ailleurs...*

*J'entendais ces couleurs*

*qui sont notre patrie,*

 *profondes couleurs du Sud*

*qui disparaissent au crépuscule*

*dans la pureté de leurs méandres,*

*l'esprit ailleurs... Et ces ombres teintes d'oubli,-*

*selon la mystérieuse alchimie, se balançaient dans le vent*

*jusqu'au front de la mer*

*Iles dans le ciel !*

*Promontoires ! Ma mémoire embellie !*

*Les clartés recueillies dans les feuilles*

*d'autres siècles et d'autres mondes...*

*Comment douter de ce plus grand abandon du lointain*

*de ces jardins qui renoncent ? Ce soir, en vérité,*

*la mer et le ciel...*

*Ce Soir en vérité*

*comme les voix adoucies*

*alors que l'ardente soif en nous demeure*

*et la nostalgie comme une promesse intense*

*au cœur de tout sommeil*

*et de toute mémoire épargnée, avec ce désir*

 *d'être sauvé ! Me voici*

*devant toi, mes souvenirs*

*sont des terrasses ouvertes sur le lointain.*

*Eclate la fanfare du ciel nu ! le lilas universel du Soir*

*dont je reconnais enfin la sensation et la beauté,*

*mais presque avec désinvolture,*

*- ainsi qu'il convient à l'apogée du bonheur -,*

*car le pouvoir du Chant est cette folie de l'air*

*qui tournoie*

*au plus proche*

*tournoie et m'entraîne devant toi,*

*où je désire demeurer.*

*Et quelles nuits pour la gloire nous traversâmes ! Ce verbe*

*qui fleurissait dans le combat*

*des siècles et des mondes*

*ce verbe à la source*

*de mon propre commencement comme une hésitation vertigineuse*

*n'allait-il point me faire défaut, soudain,*

*telle une réponse oubliée ? O nudité de l'âme,*

*ma gloire et ma détresse.*

*Ces nuits furent vastes et d'or*

*dans l'esprit comme un manteau flottant*

*derrière les coursiers furibonds, sauvages*

*allant au-devant du battement du silence*

*et du souvenir d'une toute puissance aimée,*

*d'une toute-puissance*

*aimée*

*et légitime*

*dans cette nuit profonde et légère que nous traversions*

*légère et nue*

*toute-puissance,*

*sous les frontons de la nuit notre refuge !*

*Ailleurs*

*les frivoles pensées ! Ailleurs*

*dans d'autres rêves et d'autres mondes !*

*Je t'aimais uniquement.*

*Et la nuit était ce visage paisible,*

*cette harmonie, ce parfum*

*que nous apportions au sacre de la pensée légère.*

*Belles furent ces pensées, nos sœurs*

*comme de légères oliveraies bruissantes dans la nuit.*

*Il fut un jour où je feignis*

*ne point comprendre la terrestre raison.*

*J'aimais l'arche des couleurs,*

*l'alchimie des songes*

*Mon âme fut l'instant,*

*vif épicentre d'un cyclone régnant sur les cendres*

*d'autres mondes. L'esprit ailleurs*

*je prenais pour guide des visages*

*d'une insoutenable beauté.*

*Les apparences trompeuses ne m'effrayaient point. Ma colère*

*était angélique...*

*Paraître fut le roi de sa propre légende*

*dans la fureur construite des ubiquités.*

*Ma science figurait une fresque oublieuse sur les rives*

*d'un fleuve d'oubli...*

*Tels furent les artifices pour traverser*

*cette nuit hautaine et tardive,*

*et sainte*

*pour des raisons que je ne pouvais comprendre*

*et qui pourtant m'envahissaient, m'enivraient*

*comme un orage lumineux, une Annonciation !*

*J'évoquais, pour comprendre, les secrets*

*et les rites de mon enfance. J'évoquais*

*les Anges et les Dieux. La beauté religieuse de l'Instant*

*éclipsait les paradis perdus.*

*J'attendais en vérité,*

*dans la fragilité d'autres êtres et d'autres mondes*

*j'attendais une Muse qui daignât m'apprendre*

*l'extrême ultra-marine de l'hiéroglyphe croisé !*

*Muse attentive*

*dont la science est l'oracle des règnes de l'espérance,*

*Muse connue d'autres êtres et d'autres mondes,*

*qui naviguent*

*l'esprit ailleurs*

*épris de la science de l'Oracle ! Tout*

*ce que nous attendons en vérité*

*est ici*

*dans cette chambre aux volets clos où l'Ange de la présence*

*déploie*

*la grâce d'un Orient éclaboussé de couleurs et de rires...*

*Tout ce que nous aimons est au plus proche*

*( avec son plus vaste Ailleurs ) dans cette chambre*

*opaline et profonde*

*où le sommeil est le prodige des libellules*

*où la lumière*

*est semblable aux colonnes de la fin du monde...*

*Et l'énigme de cette image architecturale résonnait en moi...*

*Telle ce jour où je feignis ne point comprendre*

*la terrestre raison ! Ce jour*

*en d'autres lieux et d'autres temps,- et comment dire*

*l'ici-même ? -*

*dans cette chambre immobile corbeille des clartés*

*qui, au-dehors resplendissent*

*telles une énigme dont on se souvient*

*une vibrante image qui surgit,*

*s'inscrit*

*mais que la terrestre raison feint de ne point comprendre.*

*Un grand bonheur grandissait en moi,*

*un bonheur ancien et nouveau,*

*à la ressemblance de cette énigme qui nous saisit.*

*Cesserai-je, un jour*

*d'en désirer le juste triomphe ? Et cette jeunesse*

*perdue et retrouvée*

*dans la demeure suspendue des corps ardents, glorieux*

*dont le même néant est soleil d'adversité ?*

*Cesserai-je un jour*

*d'en dire le lointain fugitif,*

*l'insaisissable éloge de sa beauté grandissante, sa violente et cruelle*

*et mélancolique tendresse dont d'autres mondes et d'autres êtres*

*dans le ciel très-haut*

*gardent la mémoire et l'énigme ?*

*Cesserai-je ( un jour ) d'en désirer*

*l'étendue verte sous les plumes de la nuit et du jour ?*

*D'en convoiter l'essence ?*

*Et mon âme,*

*de quelles régions issues*

*de quels repos, âges, absences*

*reviendrait-elle nous dire*

*qu'il ne reste à la pauvreté et à l'exil*

*que le reproche étourdissant des nues...*

*Cesserai-je un jour*

*de m'éveiller*

*dans l'éveil*

*avec ce cœur battant ?*

*Le grand honneur sera de n'y point consentir.*